

Petit éloge
des métiers d'art

Les Pérégrines : un mot au féminin pluriel pour évoquer nos féminismes ; un nom en hommage au roman éponyme de Jeanne Bourin, historienne, romancière, grand-mère et figure d'inspiration d'Aude Chevrillon, la directrice de la maison.

Notre ambition : vous proposer un voyage intellectuel en publiant des textes toujours pertinents, souvent impertinents, qui, par des voix fortes et hardies, des plumes belles et singulières, observent le monde par différentes fenêtres, nous amènent à faire un pas de côté, nous poussent à mieux appréhender l'autre, l'étrangeté, la diversité, nous livrent des trajectoires inspirantes pour dessiner une société plus humaine.

Couverture et mise en page : Flora Monnin

Dessin : Anne-Dorothee Schulz

© Éditions Les Pérégrines, 2026

Tous droits réservés

Éditions Les Pérégrines

21, rue Trousseau 75011 Paris

www.editionslesperegrines.fr

Raphaëlle Le Baud

Petit éloge
des métiers d'art



Éditions Les Pérégrines



*À tous les êtres rares qui m'ont guidée jusqu'ici.
À commencer par les trois auxquels j'ai donné la vie,
Romane, Gabrielle et Gary.*



Prologue

Il me fait attendre. J'ai les mains posées sur mes genoux. La production en cours occupe tout l'espace. Une table basse et une banquette fatiguée ont été placées là pour ceux qui n'auraient pas compris. Si on n'a pas un rôle à jouer dans cet atelier, on peut circuler.

L'été indien parisien s'invite par les vitrines du Viaduc des Arts du 12^e arrondissement. Des nuages en verre blancs, ocre ou bleus projettent leurs reflets sur les voûtes de briques.

Le souffleur tient la canne en acier mais ce n'est pas lui qui souffle, c'est son assistant. Une autre personne attend en combinaison anti-feu pour apporter le disque en fusion au four de refroidissement. Le débit saccadé du chalumeau est la seule concession que leur danse fait au silence.

Les passants se collent à la vitre pour observer le spectacle, aimantés comme moi par la matière embrasée qui se fait emporter par la gravité. Les gestes sont précis et puissants. La forme s'étire à mesure que la canne roule au bout des doigts de l'artisan. Ils ne peuvent pas sentir l'odeur métallique des outils chauffés à blanc, ni la transpiration que, moi, je perçois.

Je n'ai rien à faire là. Depuis ma banquette, j'essaie de déchiffrer les tatouages sur ses bras.

Je veux lui parler d'un projet de podcast que je porte. Je voudrais qu'il me confie son histoire. L'amour fou qu'il voue à sa matière. Son destin spectaculaire. J'ai envie de comprendre les cicatrices qu'il porte dans son regard, celles qui enlacent ses rêves et son ambition. Pour moi c'est une histoire, pour lui c'est un destin. Souffleur de verre.

Il finit par s'asseoir en face de moi. Il me regarde suffisamment longtemps pour que je me voie dans ses yeux. La robe noire qui remonte sur les genoux serrés en biais, le sac à main posé contre les pieds. Les cheveux disciplinés. La veste ajustée.

« Encore une bourgeoise qui vient sauver les métiers d'art ? »

Il s'en fout que j'ai repris une maison d'éventails. Que j'ai imaginé un laboratoire de la rareté qui apporte des projets dans les ateliers. Il s'en fout de mon média

associatif. Il ne veut pas répondre à mes questions. « Je suis pas là pour nourrir les fantasmes des cols blancs. » Il ne veut pas travailler pour les projets que je lui sou mets. « Je crée pour moi. Ma passion ne se marchande pas. »

J'ai refermé la porte de son atelier mais, depuis, je n'ai jamais arrêté de l'observer. Il a continué à concilier la virtuosité technique et la vision artistique. Il a attendu que le marché le comprenne. Il n'a pas vacillé quand la trésorerie fondait. Il a investi dans ses fours et dans ses outils. Il a créé un atelier métal en recrutant les tourneurs et les monteurs en bronze les plus prometteurs. Il a arraché la reconnaissance du milieu en recevant le Prix Liliane Bettencourt pour l'Intelligence de la Main.

Aujourd'hui et pour toujours, il souffle et il apprend aux jeunes à souffler.

Ce livre a besoin de commencer par les mots du seul artisan qui m'ait refusé la porte de son atelier. Cette entrée en matière fut l'avertissement dont j'avais besoin pour recueillir ensuite, avec intégrité, la parole de tous les autres. Je n'ai jamais payé le prix du labeur et du corps blessé. Je n'ai pas été écrasée par la toute-puissance de la Matière. Je ne suis pas la servante de ma vocation au sacrifice de mon confort physique

et psychologique. Mais j'ai poussé des centaines de portes. Je suis allée dans les ateliers, dans les écoles, dans les maisons, dans les associations. Partout, j'ai écouté. Partout, j'ai observé.

Personne ne m'a fait de grands discours mais j'ai décelé dans les gestes, dans les regards, dans les postures, dans les rêves, dans les mémoires des artisans d'art, une sagesse – ou plutôt une forme d'intelligence parce qu'elle ne s'écoute pas parler. Elle ne se raconte pas. Elle ne s'apprend pas vraiment.

Une façon de se tenir face à la vie. À la fois humble et invincible. Un rapport au temps qui honore la durée. Un sens du collectif. Un respect du Vivant. Et ce goût, non-négociable, de la beauté.

Les métiers d'art sont un écosystème économique et culturel dont l'originalité et la valeur viennent de la maîtrise de savoir-faire d'excellence au service d'une capacité de création et d'innovation.

Aux métiers d'art, j'ai cru apporter mon énergie entrepreneuriale, mon efficacité commerciale et mon sens de l'engagement. Mais ce qui a été le plus utile jusqu'à présent, c'est mon goût des mots. Pour convaincre des parents de laisser leur enfant embrasser une carrière « manuelle » à quinze ans. Pour aider un patron à tenir et à se définir le temps

PROLOGUE

que les commandes reprennent. Pour offrir ma voix à une artisane penchée sur le globe terrestre qu'elle restaure depuis plusieurs mois. Pour faire découvrir à Sidi la poésie et les débouchés de la plumasserie. Pour raconter la sensualité des métiers d'art à l'intelligentsia parisienne à travers une exposition clandestine. Pour partager des parcours professionnels ancrés dans la beauté et dans la liberté à des étudiants prometteurs. Pour partager les lumières et la force créative de l'intelligence artisanale à des humains déboussolés.

J'écris ce petit éloge parce que regarder les artisans m'inspire et me donne envie d'agir. Les portraits et les idées que j'y partage sont l'empreinte laissée dans mon cœur par toutes ces années passées dans les ateliers. Je voudrais transmettre l'élan que les métiers d'art m'ont donné.



Éventails Duvelleroy, l'aventure

Mon père me rapportait des éventails de ses nombreux voyages professionnels en Asie. Après avoir été navigateur en solitaire puis patron d'un chantier naval, il avait racheté une imprimerie de timbres-poste en Normandie qui réalisait 100 % de son chiffre d'affaires à l'international. Il voyageait sans arrêt et ne manquait jamais de nous gâter quand il rentrait. Châle du Yémen, bague martelée de Syrie, veste de kimono de Kyoto, poupée à secrets de Côte d'Ivoire, j'ai découvert le monde à travers les objets d'artisans choisis par mon père. C'était aussi le décor de notre péniche à Paris avec les sièges zèbre, la sacoche de chameau, la herse du Cambodge ou les bottes en métal des ramasseurs de riz. C'est un éventail japonais que je portai le jour où j'ai rencontré Éloïse Gilles en 2008.

« Quel dommage que cet accessoire ait disparu...

- Tu penses qu'on pourrait le relancer ?

- Peut-être, mais en s'appuyant sur l'histoire d'une maison ancienne. »

D'une conversation anodine est née une aventure entrepreneuriale qui a duré dix-sept ans pour moi et qui continue encore pour Éloïse.

Notre point de départ, ce n'étaient pas les métiers d'art. C'était le Patrimoine. L'Histoire. Je sais maintenant que pour construire une marque, le savoir-faire et le patrimoine sont les deux faces d'une même rareté. Nous voulions nous installer dans une maison habitée par son passé. Pas hantée. Habitée. Le seul mot « éventail » transporte une élégance ancienne qui nous inspirait. La grâce de n'avoir rien à faire de ses mains et de savoir manipuler, sans l'abîmer, un objet en dentelle d'ivoire et en parchemin peint. L'éventail, arrivé en Europe au xv^e siècle par la route de la soie, faisait partie du trousseau des jeunes filles de bonne famille ; il était l'accessoire indispensable des femmes du monde. Il a disparu après la Première Guerre mondiale quand les femmes eurent (enfin) autre chose à faire de leurs mains.

Pour trouver notre belle endormie, Éloïse et moi décidâmes d'aller à une vente d'éventails à Drouot.

Une vente aux enchères est toujours précédée d'une exposition pendant laquelle l'on peut observer de près les objets. Chacun étant associé à un numéro de lot, c'est en se rapportant ensuite au catalogue que l'on peut trouver une description détaillée et une estimation.

92 Apollon et les nymphes Éventail, la feuille en vélin peint à la gouache d'Apollon, assis au milieu de six nymphes et de trois putti à la lisière d'une forêt. Revers : chinoiserie où une jeune femme pêche à la ligne dans une mare. Monture en ivoire finement repercé à décor de trois cartels de chinoiserie et scène champêtre.

Grande-Bretagne, vers 1760, Bélière rapportée. 10" – 27 cm (rest.) 1 700/2 000 €

Source : Catalogue de la vente organisée à Drouot par Art Richelieu le 18 novembre 2014 à 14h. Experte : Lucie Saboudjian.

Ce jour-là, la plupart des éventails présentés étaient enfermés dans un passé qui ne reviendrait jamais. La naïveté des saynètes champêtres nous ennuyait. Beaucoup de petits bergers dansant en collant moulant avec un flûtiau. Énormément de femmes pique-niquant en robes fleuries. Les montures virtuoses en bois sculpté, en ivoire ciselé ou en écaille incrustée de « clinquants » attirèrent davantage notre attention. Jusqu'à ce que l'on découvre les éventails haute-couture

en organza pailleté, en mousseline chiffon et en plumes. Celui-là en plumes de cygne immenses qui, une fois ouvert, recouvrent tout le buste de sa propriétaire. Cet autre en plumes d'autruche duveteuses qui caressent la joue à chaque passage. Ou encore ces marqueteries de pintades ou de geais composant un motif aussi spectaculaire ouvert que fermé.

Plusieurs noms revenaient dans les notices du catalogue pour ces pièces datées entre 1910 et 1930. Nous avons remonté les pistes, jusqu'à rencontrer l'héritier de la Maison Duvelleroy.

Michel Maignan n'était pas difficile à trouver. Il était assis au premier rang de la vente aux enchères – il était l'amant de la commissaire-priseur. Éloïse, qui garde si bien les secrets, ne va pas aimer que j'évente celui-ci. Il fait pourtant partie des raisons pour lesquelles je suis tombée amoureuse de Duvelleroy. Depuis le premier jour, cette aventure est romanesque. Et savoir que Michel était un homme à femmes a son importance pour comprendre avec quel plaisir il a accueilli dans sa vie les deux jeunes femmes que nous étions.

Il nous a d'abord reçues chez lui, à Paris. On n'imaginait pas que dans les tours ultra-modernes du quartier parisien de Beaugrenelle logeait un tel gardien des siècles. Passionné par l'Égypte antique, érudit

quand il s'agissait du XIX^e siècle, Michel Maignan avait passé sa vie à acheter, à vendre, à documenter. C'était son métier. Commissaire-priseur. Son appartement semblait minuscule tant il était peuplé d'objets et de mobilier. Une commode Napoléon III, un porte-manteau en palissandre, une chauffeuse tapissée de velours, un lit en acajou avec des rebords très hauts paraissant venir de la cabine du capitaine d'une frégate aventurière. Michel Maignan vivait entouré d'une vie de trouvailles dans trente mètres carrés. Nul besoin d'enjamber les coffres, les piles de livres, les cannes précieuses et les feuilles volantes éparpillées sur le vaste bureau pour contempler la vue spectaculaire sur la Seine et sur Paris – à cette hauteur, ne restaient visibles qu'une vague de toits bleu-gris et une écume de pierres.

Nous nous sommes assises du bout des fesses au bord du lit du capitaine. Aucun mouvement n'était possible sans risquer de déplacer un objet ou même un élément de mobilier. Nous tenions nos assiettes en porcelaine sur nos genoux, dégustant poliment le canard à l'orange qu'il nous avait préparé. Lors de ce déjeuner, la bonne éducation d'Éloïse et ma spontanéité ont vite fait leur chemin jusqu'à son cœur. Il a commencé à ouvrir les tiroirs du meuble Empire en acajou qui habillait la boutique Duvelleroy de la rue